

UNE LOI  
DU ROYAUME DE DIEU

II<sup>e</sup> MEDITATION

« A celui qui a, il sera donné et il aura encore davantage; mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a. »

Matt., XIII, 12 et Luc, XIX, 26.

Une petite lumière n'occupe qu'un point dans l'espace, et cependant elle suffit pour éclairer un vaste appartement et nous y faire apercevoir une multitude d'objets. Il en est ainsi, mes chers frères, comme l'a remarqué un grand moraliste de notre temps<sup>1</sup>, de chaque trait de l'enseignement de Jésus-Christ. Un passage, un mot tombé de sa bouche comme au hasard et à peine remarqué dans

1. Alexandre Vinet.

les évangiles par les lecteurs superficiels, est pour l'homme attentif et recueilli la source de bien des découvertes sur lui-même et sur la vérité. Tel est le passage que je viens de vous lire : « A celui qui a, il sera donné, mais pour celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce qu'il a. » Il est bien court, mais il est bien fécond en enseignements. Aussi est-ce pour la seconde fois que nous venons attirer sur lui votre attention. Nous avons essayé de mettre en lumière la grande loi du royaume de Dieu qui y est exprimée; il nous reste à signaler les applications de cette loi, qui intéressent notre salut. Prêtez-nous donc une fois de plus l'appui de votre sérieuse et sympathique attention.

Les paroles de notre texte nous semblent jeter une vive lumière sur deux questions religieuses qui demeurent obscures aux yeux de plusieurs et qu'il importe de résoudre. Ces deux questions sont celles-ci : Quel est le caractère distinctif de la foi chrétienne? Quelle sera la nature de notre avenir éternel? Abordons-les successivement.

Nous rencontrons tous les jours dans le monde et dans l'Église — et il y a probablement dans cette

assemblée, — des hommes qui, lorsqu'on les presse de prendre l'Évangile au sérieux, se hâtent de vous dire : « Que nous demandez-vous ? La religion, surtout la religion de Jésus-Christ nous paraît une chose bonne et respectable, mais qu'il nous est impossible de croire. Un simple regard jeté sur ce qu'elle contient nous a fait entrevoir aussitôt, au milieu de bien des beautés incontestables, des difficultés insolubles et d'impénétrables mystères. Si Dieu lui-même l'avait instituée ou s'il avait voulu nous faire un devoir de l'accepter, il l'aurait rendue tellement claire que nous n'aurions eu qu'à ouvrir les yeux pour la reconnaître et la recevoir. Heureux celui qui peut croire ! quant à nous, nous ne le pouvons. »

Nous nous hâtons, mes frères, de reconnaître que cette objection erronée est basée sur une portion de vérité. Oui, il est vrai, pleinement vrai, que la révélation chrétienne n'est pas évidente comme l'est une vérité de l'ordre physique ou mathématique, et qu'il est plus facile de constater l'existence du soleil matériel, ou de comprendre que la ligne droite est le plus court chemin pour aller d'un point à un autre, qu'il ne l'est d'accepter Jésus-Christ comme rédempteur. Il est vrai, il est pleine-

ment vrai que l'Évangile offre à première vue un étonnant mélange de lumière et d'obscurité. Je ne veux nullement dissimuler ce fait, je suis au contraire disposé à le faire ressortir. Mais que diriez-vous, mes frères, si après l'avoir franchement établi, je vous déclarais qu'il est pour moi, non pas une cause d'étonnement, mais un signe irrécusable de la vérité et de la beauté de l'Évangile, et qu'il faut qu'il en soit ainsi pour que soit maintenue cette grande loi du royaume de Dieu établie dans notre texte?... Cette assertion vous semble étrange; eh bien, retournez avec nous à la méditation de la parole de Jésus-Christ: « A celui qui a, il sera donné... »

Que nous enseignent ces paroles? C'est que dans le domaine religieux, ce n'est pas, à l'ordinaire, tout d'un coup que l'on arrive à la possession de la vérité qui sauve et qui sanctifie, mais peu à peu, lentement, par le bon et fidèle usage des premières grâces que l'on a reçues, à l'aide d'un travail sérieux et d'une persévérante activité. Il ne s'agit pas de recevoir dans son esprit d'une manière passive des vérités abstraites, ou de constater une fois pour toutes l'existence de certains faits historiques, il s'agit d'entrer directement en contact avec la vérité

et de se laisser lentement et journellement vivifier par elle, il s'agit, pour tout dire, de se convertir et de se régénérer. La foi n'est plus dès lors, avant tout, une affaire de mémoire ou d'entendement, une adhésion de l'esprit à une série de propositions ; c'est un acte de conscience et de volonté.

Comprenez-vous maintenant, mes chers frères, pourquoi il y a dans la révélation chrétienne ce mélange de lumières et d'obscurités ? Ce mélange n'est pas seulement dans la nature des choses, il ne tient pas seulement à la faiblesse et aux limites de notre entendement ou à la profondeur des mystères divins ; il est voulu de Dieu pour notre salut, il est destiné par sa sagesse à exciter en nous le sérieux, l'attention, la recherche personnelle. Qu'arriverait-il si l'Évangile était tout à coup évident, d'une évidence physique ou mathématique, si nous le recevions aussi facilement et aussi rapidement que l'œil reçoit la lumière ou que notre esprit perçoit une vérité géométrique ? La foi perdrait son vrai caractère ; elle ne serait pas un talent à faire valoir, une semence à cultiver, un sacrifice à accomplir, un mouvement de confiance et d'abandon ; elle deviendrait quelque chose de passif et de fatal, de mécanique et de mort. Dès lors plus de

dignité, plus de grandeur, plus de lutte dans notre vie spirituelle ; la couronne de la liberté morale tomberait de notre front ; la foi se changerait en vue, non pas cette vue glorieuse qui sera dans le ciel la récompense de la foi, mais cette vue terrestre et charnelle qui ne peut ni convertir ni sanctifier. Aussi, ce Dieu qui a créé également l'Évangile et le cœur de l'homme et les a merveilleusement adaptés l'un à l'autre, y a pourvu d'avance. « Il a tout disposé dans la révélation, dit un grand chrétien, pour manifester un Dieu qui tout à tour se cache et se découvre, se cache à ceux qui le tentent et se découvre à ceux qui le cherchent <sup>1</sup>. » Sans parler de l'ancienne alliance où la vérité ne se présentait qu'en figures, à l'entrée de la nouvelle alliance, écoutez, suivez Jésus-Christ. Il n'enferme pas la vérité dans une lettre morte, il ne la réduit pas en formules ; il fait appel à la conscience, il veut mettre en mouvement la volonté, il réclame un cœur simple et droit : « Si quelqu'un veut faire ma volonté, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu ou si je parle de moi-même... Le royaume des cieus est forcé et les violents le ravissent...

1. Pensées de Pascal.

Convertissez-vous, et croyez à l'Évangile... Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu... Et dans notre texte: « A celui qui a, il sera donné... »

Je m'adresse maintenant à vous, mon frère, qui vous hâtez de dire: Je ne puis croire! En êtes-vous bien sûr? Examinez-vous vous-même. Avez-vous employé dans la recherche de la vérité et du salut ces facultés morales qui font votre valeur? Avez-vous sondé, consulté, écouté, suivi jusqu'au bout et avant tout votre conscience et votre cœur? Avez-vous enfin apporté à cette grande œuvre le même degré d'intérêt, de patience, de persévérance que vous savez atteindre dans quelque'une des grandes affaires qui concernent votre avenir temporel? Si vous ne l'avez pas fait, je vous prends à témoin contre vous-même. Que penseriez-vous d'un commerçant qui, n'ayant point acquis l'expérience des hommes et des affaires, aurait la prétention de voir clair tout d'un coup dans les entreprises les plus compliquées; d'un praticien qui tenterait les opérations les plus délicates sans avoir étudié d'avance les secrets et les procédés de son art; ou même d'un simple agriculteur qui vou-

drait faire produire d'abondantes récoltes à une terre qu'il aurait laissée longtemps en friche?... Vous les traiteriez d'ignorants et de rêveurs, qui méconnaissent les conditions les plus élémentaires du succès... Quel jugement faudra-t-il donc porter sur un homme qui se hâte de répudier ou d'éconduire la révélation chrétienne, sans l'avoir sérieusement regardée en face, sans l'avoir étudiée avec sa conscience et son cœur, dans un esprit d'humilité et de prière?... Ah! mon frère, si vous êtes sérieux, vraiment sérieux, si vous *voulez* vraiment croire et vous convertir, comme vous savez *vouloir* dans tous les autres domaines de votre activité, remettez-vous de nouveau à l'œuvre et avec toute votre âme; cherchez, heurtez, demandez; lisez l'Écriture, lisez et relisez ce Nouveau Testament qui, après tout, vous le savez bien, est la source la plus pure et la plus authentique de la vraie religion; priez, oh! priez ce Dieu qui est le dispensateur de toute lumière et de toute vérité; renoncez au monde et au péché pour régler votre vie sur la loi austère du devoir et de la sainteté; puis, ne vous découragez point, persévérez, persévérez longtemps, — il en vaut la peine — dans cette voie étroite. Et pour sûr, la lumière finira par luire sur votre sentier; le

talent que vous aurez fait valoir en produira dix autres; la semence portera son fruit. En vous approchant sans cesse de l'Évangile, ou pour mieux dire de Jésus-Christ qui en est le centre, vous verrez diminuer et disparaître les incertitudes, les obscurités de votre esprit, comme s'évanouissent les brouillards de la nuit sous la douce et bienfaisante influence du soleil; les grands problèmes qui concernent votre salut seront résolus; la foi, la vraie foi évangélique, simple et forte, élémentaire et puissante, prendra possession de votre âme; cette foi s'unira si profondément à vous que vous ne pourrez plus vous séparer d'elle; elle sera votre force, votre consolation, la vie même de votre âme; et, s'il y reste encore des points obscurs, ce ne sera pas pour vous une raison de la remettre en doute, mais de la mieux saisir dans son principe et de la mieux réaliser dans ses conséquences; c'est-à-dire de continuer à chercher, à méditer, à prier et surtout à regarder à Celui qui a dit: « Je suis la lumière du monde; celui qui croit en moi ne marchera pas dans les ténèbres. » Et vous éprouverez alors, je vous l'affirme, la vérité de cette grande parole du penseur que j'ai déjà cité: « Il y a assez de lumières pour ceux qui veulent voir, comme il

y a assez d'obscurités pour ceux qui ne veulent point voir. »

Notre dernière pensée nous amène naturellement, mes chers frères, à la seconde question que notre texte est appelé à éclaircir : Quelle sera la nature de notre éternel avenir ? Certes, c'est bien là pour nous la question capitale, la question des questions.

A cette question, l'humanité et l'Évangile ont répondu par ces deux mots si courts et si émouvants : *le ciel ! l'enfer !* Notre avenir doit être ou un avenir de bonheur et de gloire, le ciel, ou un avenir de malheur et de tourment, l'enfer ! Mais à ces mots un sourire d'incrédulité vient effleurer les lèvres de plusieurs de ceux qui les entendent. — En plein XIX<sup>e</sup> siècle, dans une époque de mouvement, de progrès et de nuances, peut-on croire au ciel et surtout à l'enfer, comme on y croyait autrefois ?...

Nous comprenons, mes frères, sans l'approuver, ce premier mouvement de doute, en voyant de quelle manière on a expliqué ces deux mots. Une interprétation littérale et grossière est venue dénaturer la pensée de Jésus-Christ. Sous son influence,

on s'est représenté le ciel comme un lieu de félicité et de repos égoïste, dans lequel on entre comme par une porte, en vertu d'une permission de Dieu, et l'enfer comme un séjour de tourments matériels, dans lequel la vengeance de Dieu jette les réprouvés. C'était là la conception dominante au moyen-âge, et de cette conception il reste encore plus d'un vestige. Cette manière de voir est évidemment contredite par la conscience et par l'Évangile qui, au premier abord, semble l'établir. Une étude même rapide de l'enseignement de Jésus-Christ nous apprend bien vite que ces mots « de ciel », « d'enfer », de « géhenne de feu », de « ver qui ne meurt point », de « feu qui ne s'éteint point », sont des figures et des symboles. Et toutefois, mes frères, ces restrictions une fois faites, je ne crains pas de le dire avec une entière assurance, ces symboles, ces figures enveloppent, expriment une grande réalité. Oui, il y a un ciel, il y a un enfer, j'en appelle ici encore à notre texte.

Que nous enseigne-t-il ? C'est que nous sommes nous-mêmes les artisans de notre propre destinée, mais d'une destinée qui doit être différente suivant la direction que nous lui imprimons ; qui peut être ou le gain ou la perte, ou la vie ou la

mort, pour tout dire ou le ciel ou l'enfer : « A celui qui a, il sera donné, mais à celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce qu'il a. »

Les grâces que nous avons reçues de Dieu nous amassent un trésor de grâces nouvelles, ou, comme le dit l'Écriture, « un trésor de colère » et de condamnation. Sans doute, l'humanité est une à son origine, une par la conformité de misères et par la conformité de besoins spirituels, chez tous ceux qui la composent. Mais comme ceux-ci sont des créatures morales et responsables, ils se séparent et se partagent bientôt en deux classes d'hommes, dont les uns marchent dans le sens de Dieu et du ciel, les autres dans le sens de l'oubli de Dieu et vers l'enfer. Nous parcourons en deux sens contraires les échelons d'une même échelle dont la tête touche en haut, et dont le pied plonge dans l'abîme. Par une loi établie de Dieu, la lumière enfante la lumière, les ténèbres poussent aux ténèbres; chaque pas dans la bonne route nous y confirme, chaque pas dans la mauvaise nous rend plus difficile le retour; à chaque instant, nous gagnons ou nous perdons... Le terme ne doit-il pas être le ciel ou l'enfer, ciel essentiellement spirituel qui consiste dans la communion parfaite avec Dieu et dans la possession des biens

spirituels; enfer essentiellement moral, qui réside dans l'éloignement de sa présence et dans les angoisses du remords, mais enfin ciel et enfer !

Ici quelques-uns nous arrêtent et nous disent : « Les choses ne se passent pas d'une manière si nette et si tranchée. L'homme, tel qu'il est dans la réalité, ne marche décidément, ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux voies, il oscille entre les deux, tantôt inclinant à gauche, tantôt penchant à droite, suivant les sollicitations extérieures ou les caprices de sa volonté. Il y a donc pour lui en général une position moyenne, une sorte de juste-milieu. »

Cette assertion pourrait-elle vous satisfaire et surtout vous rassurer, mes chers frères ? Mais ne sentez-vous pas que l'unité de notre être moral exige dans l'ensemble de notre vie une certaine unité de direction et que, par suite, ce que l'on appelle le *juste-milieu* est impossible. En réalité, il n'y a pas de juste-milieu. Le juste-milieu entre la vérité et l'erreur, ce n'est pas la vérité, c'est l'erreur ; le juste-milieu entre le bien et le mal, ce n'est pas le bien, c'est le mal ; le juste-milieu entre la vie chrétienne et la vie mondaine, ce n'est pas la vie chrétienne, c'est la vie mondaine. Parlez-moi, dans

la pratique comme dans la théorie, de point de vue supérieur, de largeur, de charité, d'indépendance, mais ne me parlez pas de juste-milieu. La vie spirituelle, pas plus que la vie physique, ne peut pas être scindée ; elle gagne ou elle perd.

Vous resterait-il encore quelques doutes, mes chers frères ? La simple lecture de la parabole où j'ai puisé mon texte est destinée à les détruire ; et ici je voudrais vous voir redoubler de sérieux et d'attention. De même qu'il y a dans la nature des crises redoutables qui sont le produit d'un long travail intérieur, mais qui apportent au dehors des modifications profondes, de même aussi qu'il y a dans les sociétés humaines des moments solennels où les puissances, bonnes ou mauvaises, qu'elles portent dans leur sein se déchaînent et éclatent en révolutions, ainsi il y a pour l'humanité, pour tout homme, une heure suprême où « ce qui est caché » doit-être « mis à découvert ». Cette heure est celle que l'Écriture appelle « l'heure du *jugement* ». C'est ce moment que nous peint la parabole, en nous racontant la scène émouvante où le Maître — c'est-à-dire Dieu en Jésus-Christ, — fait comparaître devant lui ses serviteurs. — c'est-à-dire nous, chacun de nous, — pour leur demander compte des

talents qu'il leur a confiés, — c'est-à-dire des grâces spirituelles dont-il les a comblés. — Eh bien, quelle est l'issue de ces redoutables assises?

Vous l'avez entendu, c'est d'une part cette déclaration : « Cela va bien, bon serviteur, parce que tu as été fidèle en peu de choses, je t'établirai sur dix villes <sup>1</sup> » ; mais c'est de l'autre cette sentence : « Méchant et paresseux serviteur... Otez lui donc le talent et donnez-le à celui qui a les dix talents. » Et ailleurs : « Jetez le serviteur inutile dans les ténèbres du dehors, là où il y a des pleurs et des grincements de dents. » Et le Seigneur conclut : « Aussi vous dis-je qu'on donnera à celui qui a, mais pour celui qui n'a pas, cela même qu'il a lui sera ôté... » — Dégagez, tant que vous voudrez, la pensée du Maître de la forme parabolique, réduisez-la à sa plus entière simplicité, et vous arrivez nécessairement à cette conséquence : il y a un moment où Dieu juge, où chacun reçoit selon son œuvre, où chacun moissonne selon qu'il a semé, où « celui qui a semé à la chair, moissonnera de la chair la corruption » et la condamnation, et où « celui qui a semé à l'esprit moissonnera de

1. Luc, XIX, 17.

l'esprit la vie éternelle. » — Ah ! au lieu de contester encore cette grande vérité, laissez-nous, avant de finir, en mesurer les conséquences.

« A celui qui a, il sera donné et il aura encore davantage. » Ainsi, ô consolante, ô douce pensée ! celui qui aura fait valoir sur la terre, au milieu sans doute de bien des faiblesses et de bien des combats, les grâces de Dieu, en recevra de nouvelles, en recevra, selon l'expression du prophète, « une mesure abondante, pressée et secouée. » Je le vois, cet homme de Dieu qui a longtemps veillé, longtemps combattu sur la terre, recueillant enfin le fruit de son travail. Il n'y a plus pour lui ni douleur, ni angoisse, ni combat ; il y a gloire, il y a repos. Repos, je me trompe, c'est progrès que je devrais dire, mais progrès sans arrêt, sans déviation, sans recul, sans péché. Après avoir marché sur la terre de foi en foi, il marche dans le ciel de lumière en lumière, de gloire en gloire, transformé à l'image et à la ressemblance de celui qu'il a longtemps aimé sans le voir, et qu'il contemple maintenant dans la plénitude de ses perfections... Quelle gloire, quelle félicité ! — Mais aussi — ô effrayante, ô salutaire pensée ! — « à celui qui n'a pas, cela même

qu'il a lui sera ôté. » Je le vois, ce serviteur inutile, cet homme de malheur et de péché qui n'a pas fait valoir les grâces reçues, qui a refusé de se réveiller, de se convertir, de se donner à Dieu, je le vois, dans ce jour solennel, séparé du Seigneur et de ses rachetés, plongé dans cette nuit spirituelle amère et profonde, où les ténèbres succèdent aux ténèbres, où l'on entend couler et fuir loin de soi la source jaillissante de la vérité, de la paix et du bonheur ; où l'on trouve son tourment, non dans les flammes matérielles, mais dans cette terrible, cette écrasante pensée : « J'aurais pu être sauvé, et je ne l'ai pas voulu ! » Quel malheur, mes frères, oh ! quel malheur !

Que Dieu nous préserve tous d'un tel malheur !... Grâces en soient rendues à Dieu, nous n'en sommes pas arrivés encore à ce moment suprême et fatal ; l'heure du jugement n'est pas encore sonnée pour nous. Nous tenons encore en nos mains le talent du Maître, nous portons en nous notre destinée. Mais, vous le savez, mes frères, ce moment est incertain, et vous savez aussi que nous faisons chaque jour, à chaque heure, à chaque instant, un pas vers le terme final. Hâtez-vous donc, oh ! hâtez-vous de faire valoir les grâces du

Seigneur, hâtez-vous de croire, de vous convertir, de vous sanctifier, en vous appuyant sur cette grâce toute puissante de notre Dieu qui ne vous fera pas défaut, et, en attendant le jour où vous recevrez de sa plénitude « la grâce et la gloire », vous verrez se réaliser déjà sur la terre cette douce promesse : « Ouvre ta bouche toute grande, et je la remplirai. »

AMEN.